

d'autres. Nous en étions là lorsque vint une autre dame qui interrompit notre entretien en disant : " Connaissez-vous cet homme ? Il est très-honnête, sa grande industrie a commencé sa fortune et sa probité l'a achevée ; il est comblé de biens ; mais c'est bien dommage qu'il soit livré à la débauche." Je ne comprenais pas trop comment un homme peut être très-industrieux, honnête, probe, bien réussir, et être débauché ; n'importe, une autre demoiselle ne me laissa pas le temps de faire là-dessus de longues réflexions car je prêtai l'oreille lorsqu'elle dit : " Voilà un bien beau jeune homme ; on dit qu'il est très-riché et qu'il est d'un si bon cœur qu'il n'a rien à lui " et ma voisine de répondre : " Cela est vrai car il n'est riche que du bien des autres." Je me dis à moi-même ; j'ai tort d'écouter si long temps cette médisante ; il est temps que quelqu'un lui fasse danser la Polka pour sauver la réputation de ses amis.

Comme vous le voyez, je ne pourrai point suivre le précepte de Boileau qui nous dit :

Conservez à chacun son propre caractère
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord
Et qu'il soit jusqu'au bout comme on la vu d'abord.

Ce n'est point ma faute et Boileau me le pardonnera ; j'exige de vous pour ma lettre, monsieur l'éditeur, la même indulgence ; je l'ai écrite au temps de carême pour que mes voisines du pic-nic de l'autre jour aient le temps de faire leurs réflexions d'ici aux fêtes de Pâques ; alors du moins si je ne puis les empêcher de penser mal du prochain, j'aurai bien de la satisfaction si je les ai empêchées de le dire. Je n'arrête tout court, car je m'aperçois que comme bien d'autres je commets moi-même le péché contre lequel je viens de prêcher et qu'après tout je ne suis qu'un

MÉDISANT.

Je reçois tous les jours des lettres de toutes les parties du pays, me demandant ce que sont nos grands hommes les représentants et nos plus grands hommes les ministres. Je dirai une fois pour toutes que je n'en sais rien ; on me croit initié à tous les secrets et je suis, sur les affaires du pays, plus ignorant que mes électeurs, plus même que les ministres eux-mêmes, et c'est certainement beaucoup dire. Jadis j'entretenais des espions partout, jusque dans la demeure même du gouverneur-général ; mais depuis que nous vivons sous le paternel despotisme, je ne trouve plus un seul espion ; personne ne veut entreprendre pour moi ce rôle ; ils sont tous beaucoup mieux payés par les gens de l'administration contre lesquels il est impossible de faire concurrence comme on le comprendra facilement par l'état de mes revenus comparé à ceux de ces messieurs.

Le gouverneur a, dit-on, quarante-cinq mille louis de revenu par année ; la province lui en paie une dizaine d'autre milles. Les ministres reçoivent pour mystifier le pays plus de mille louis chacun par année ; avec cela on peut se procurer le plaisir de la corruption. Moi je n'ai rien par année ; de sorte que pour me procurer ce superflu il faudrait que je me passe du nécessaire, comme ces gens qui se passent de manger pour acheter du pain de Savoie, friandise que ne connaissent point les savoyards qui sont bien contents lorsqu'ils ont du pain d'avoine. Eh bien ! malgré cela je trouve moyen de donner mes deux journaux à près de neuf cents personnes qui les font lire à neuf mille ; je les fais rire régulièrement une fois par semaine et les chagrine deux fois en leur montrant comment on les gouverne. Tout cela me coûte six cents louis par année et j'en reçois à peu près vingt-cinq ou trente régulièrement, le reste quand il plaît à mes abonnés. Comment veut-on